

Les chemins vers l'écran vert

par François Aymé, commissaire général du Festival du film d'histoire

Depuis plus d'un siècle, le cinéma, par ses lieux de production et de diffusion, par l'origine sociale de ses décideurs et de ses créateurs, par son imaginaire enfin, est un art profondément citoyen. Si le 7^e art n'a pas occulté l'histoire de la terre et de ses paysans, il ne lui a pas réservé, loin s'en faut, une place importante. Il y eut néanmoins des œuvres marquantes, des temps et des espaces propices aux récits du monde rural et plus largement aux problématiques écologiques. Ce texte d'introduction se propose de donner des repères, de signaler et de contextualiser quelques films emblématiques pour tenter d'appréhender les apports comme les manquements du cinéma à la représentation de l'histoire de Notre terre, avec comme fil conducteur l'évolution de la prise de conscience écologique. Les films indiqués en bleu ont fait l'objet d'un ciné-dossier dans le présent ouvrage ou d'un dossier pédagogique disponible sur www.cine-dossiers.fr

ANNÉES 1920, ANTOINE ET FLAHERTY, ENTRE DOCUMENTAIRE ET FICTION

Parmi les premières personnalités marquantes qui filmèrent la terre et la mer, les paysans et les pêcheurs, il y eut André Antoine, homme de théâtre d'abord (on connaît le fameux Théâtre Antoine à Paris), mais également cinéaste. Proche d'Émile Zola, partageant sa veine naturaliste et ses préoccupations sociales, il posa sa caméra sur les lieux même de son action (ce qui était rare à l'époque), en plein cœur de la Beauce ou en Bretagne, des canaux de la Hollande jusqu'au Nord de la France. Il adapte Zola (**La Terre**, 1921), Victor Hugo (**Les Travailleurs de la mer**, 1918) et donne à voir les magnifiques paysages des canaux et le quotidien des marins dans **L'Hirondelle et la mésange**. Un chef-d'œuvre mort-né en 1922 dont la tonalité documentaire rebuta les producteurs mais qui eut néanmoins une diffusion tardive en 1982 grâce à un montage des rushes par Henri Colpi. Dans le même temps, dans ce registre qui allie regard documentaire et actions mises en scène, c'est l'américain Robert Flaherty, ancien explorateur et géologue, qui va révéler au grand public, la vie quotidienne des Inuits avec le grand classique **Nanouk l'esquimau** (1922). Ses thématiques : la beauté de la nature, la rudesse du combat pour la survie, la solidarité au sein de la famille, les traditions d'une culture sans oublier un certain exotisme que l'on retrouvera dans **Moana** (1926) dont l'action a été filmée sur les îles Samoa. Autre œuvre majeure du cinéaste d'origine irlandaise : **L'Homme d'Aran** (1931), la vie d'une famille de pêcheurs sur l'archipel d'Aran, sur un mode où la fiction spectaculaire prend le pas sur le documentaire. C'est du côté de la nouvelle URSS, que la terre et ses paysans vont largement s'imposer comme un thème central. À une époque et dans un pays où une large part de la population est analphabète, Lénine avait affirmé : « Le cinéma est pour nous, de tous les arts, le plus important ». Ainsi, sous Staline en particulier, le cinéma, via des cinéastes d'avant-garde et de génie (Alexandre Dovjenko, S. M. Eisenstein...) va devenir un puissant outil de propagande tant auprès de la population soviétique que, pendant des décennies, auprès

LES CHEMINS VERS L'ÉCRAN VERT

des intelligentsias étrangères. Entre 1929 et le milieu des années 1930, Staline met en œuvre l'une des politiques les plus répressives et les plus criminelles de l'histoire ciblée en large partie vers les paysans : ce sera la collectivisation à marche forcée, la déportation ou l'envoi au goulag de millions de « koulaks » (appellation péjorative pour les paysans récalcitrants ou qui avaient le malheur de posséder un lopin ou une vache) ainsi que la famine organisée en Ukraine (mais aussi en Oural, au Kazakhstan) qui fit plus de quatre millions de morts. **La Terre** (1930) de Alexandre Dovjenko et **La Ligne générale** (1929) de Sergueï M. Eisenstein (parmi une abondante production sur le même thème) racontent une toute autre histoire : l'agriculture soviétique est en train d'être sauvée par le système des kolkhozes et la modernisation technique, sachant que les koulaks sont des profiteurs adipeux et complotistes qu'il faut éliminer. À ce jour, aucun documentaire et aucune fiction d'importance n'a été consacrée à la collectivisation forcée soviétique, et il aura fallu attendre près de 90 ans pour qu'une fiction occidentale (**L'Ombre de Staline** de Agnieszka Holland, 2020) et un documentaire européen (**Moissons sanglantes** de Guillaume Ribot, 2022) dénoncent le Holodomor, à savoir la famine abominable de 1933 en Ukraine organisée sur ordre de Staline.

ANNÉES 1930, ENTRE PROPAGANDE SOVIÉTIQUE ET REVERS DE LA MÉDAILLE ÉTASUNIENNE

Parallèlement, en France, où le cinéma est aussi centralisé que le pouvoir politique, on assiste à cette même époque à la naissance d'un cinéma provençal (de l'écriture à la production en passant par le casting) mené par l'écrivain et metteur en scène de théâtre et de cinéma Marcel Pagnol. Le monde paysan a trouvé son conteur régional qui donnera une image pittoresque mais également plus positive du monde paysan. Ainsi à côté de la comédie misogyne **La Femme du boulanger** (1938), Pagnol dénonce le patriarcat dont sont victimes les filles-mères (**Angèle**, 1934 ; **La Fille du puisatier**, 1940 ; **Naïs**, 1945) et surtout à travers **Regain** (1937), son adaptation de Jean Giono, le cinéaste propose une vision bienveillante, solidaire et optimiste du travail paysan et du monde rural. À l'opposé, Jean Vallée et le scénariste Charles Spaak alertent sur l'exode rural qui mine déjà le monde agricole : les fils d'agriculteurs partent à la ville dans **La Terre qui meurt** (1936), adaptation du roman de René Bazin. En cette fin des années 30, aux États-Unis, l'écrivain John Steinbeck et le cinéaste John Ford osent dresser un portrait sans fard de la réalité économique suite au krach de Wall Street. Dans **Les Raisins de la colère** (1939 pour le livre, 1940 pour le film), ils font le portrait de paysans ruinés par la sécheresse, obligés de migrer miséra-

blement vers l'Ouest où convergent les déshérités de la crise économique. C'est toute la vulnérabilité des métiers agricoles soumise à la fois aux aléas météo et aux aberrations d'un système capitaliste non-régulé qui est ici dénoncé. Livre et film sont devenus des classiques incontournables. John Ford démontre de manière magistrale que Hollywood peut également filmer le revers de la médaille américaine. Dans l'ombre des **Raisins de la colère**, on citera un autre film remarquable **Notre pain quotidien** de King Vidor (1934) qui défend ce qui est à l'époque aux États-Unis une véritable utopie : une coopérative agricole comme seule issue pour les jeunes fermiers. On notera que la question cruciale du scénario est celle de la maîtrise de l'irrigation.

FARREBIQUE-BIQUEFARRE : LE DIPTYQUE DE RÉFÉRENCE

Après-guerre, le regard sur le monde paysan se fait plus respectueux, plus authentique. Le cinéma ne s'attache plus seulement aux paysages et aux personnages mais les cinéastes filment le labeur proprement dit. C'est vrai en Italie, où dans le prolongement du naturalisme d'Antoine, le néoréalisme saisit la réalité sociale à bras le corps (sans éluder une dose de sensualité). Ainsi le cinéaste communiste Giuseppe de Santis filme dans **Riz amer** (1949) les jambes dénudées de Silvana Mangano qui interprète une « mondine », une ouvrière agricole de la plaine du Pô ; dans **La Terre tremble** (1948), Luchino Visconti, saisit le rude quotidien de pêcheurs siciliens (registre documentaire) et narre leur combat contre les grossistes qui les exploitent (registre fiction). En France, après **Goupi Mains Rouges** (1943) le film de Jacques Becker qui dépeignait une famille de paysans aussi rusés et bornés qu'avares, Georges Rouquier va livrer le premier grand documentaire français consacré au monde paysan : **Farrebique** (1946). C'est bien la première fois, qu'au rythme des saisons, le quotidien d'une ferme de l'Aveyron est filmé : les travaux, les repas, les relations dans la famille et les préoccupations du moment : le financement de l'extension des bâtiments, l'arrivée de l'électricité. Le film connaîtra un véritable succès critique et public international, Georges Rouquier tournera 38 ans plus tard, un nouveau chef-d'œuvre documentaire **Biquefarre** (1983) dans lequel on retrouvera les mêmes protagonistes et où l'on mesurera toutes les mutations du monde agricole : progrès techniques, eau courante, électricité, tracteurs, séparation des générations dans la vie quotidienne, usage des pesticides, remembrement, PAC... **Farrebique-Biquefarre** va s'imposer dans l'histoire du cinéma comme le diptyque de référence sur l'histoire de l'agriculture française au XX^e siècle. À l'inverse, **La Ferme du pendu** de Jean Dréville (1944), injustement occulté par les histoires du cinéma, propose également un tableau réaliste complet de la vie rurale en France, pointant un conservatisme et un patriarcat mortifères qui feront long feu dans le cinéma français (jusqu'à **La Horse**, 1970, de Pierre Granier-Deferre avec Jean Gabin dans le rôle du patriarche).

ANNÉES 1950, GÉANT : ARGENT, VIOLENCE ET PÉTROLE

Au milieu des années 1950, c'est au tour du cinéma hollywoodien de poser enfin sa caméra sur trois sujets incontournables : la reconnaissance des droits des Amérindiens, les





énergies fossiles et la biodiversité. Dans **La Flèche brisée** (1950), Delmer Daves délivre une image positive de Cochise et des Apaches, leur associant le droit à disposer de terres qui leur soient propres. Dans le bien nommé **Géant** (1956), George Stevens se concentre sur les deux économies fondatrices du Texas : l'élevage extensif et intensif du bétail et l'exploitation du pétrole. Il y dénonce la spoliation originelle des terres, la ségrégation subie par les immigrants mexicains, l'extrême violence des rapports sociaux basée sur une virilité exacerbée. Enfin, il met en scène le caractère immensément lucratif de l'industrie pétrolière, préfigurant **There Will Be Blood** (2007) de Paul Thomas Anderson. Deux ans plus tard, c'est Nicholas Ray qui réalise l'un des tout premiers films écologistes du cinéma : **La Forêt interdite** (1958) dans lequel il pointe le massacre d'oiseaux exotiques en Floride à la fin du XIX^e siècle, oiseaux recherchés pour leurs plumes utilisées dans la confection de chapeaux. Le cinéaste démonte les modes d'action des braconniers et surtout la corruption politique à l'œuvre. En France, l'heure est encore à une représentation pittoresque et comique du village français avec la série des **Don Camillo**, bien loin de toute préoccupation agricole et a fortiori écologique. Il faudra attendre la fiction télé **L'Espagnol** (1967) de Jean Prat, pour voir à l'écran de manière très concrète le labeur des vendanges et surtout un paysan jouer le rôle d'un héros résistant.

ANNÉES 1970 : DES PAYSANS EXPLOITÉS, UNE SCIENCE-FICTION PROPHÉTIQUE

C'est à la fin des années 1960 et pendant les années 1970, que les récits de l'histoire paysanne et les premières fictions écologiques vont se multiplier avec une dimension idéologique revendiquée. Ainsi l'exploitation abusive des métayers et autres paysans misérables par des grands propriétaires sera-t-elle au centre de films emblématiques : la série télévisée **Jacquou le croquant** (1969) de Stelio Lorenzi, **Psaume rouge** (1972) du hongrois Miklos Jancso, **Winstanley** de l'anglais Kevin Brownlow (1976) ; **1900** (1976) de l'italien Bernardo Bertolucci, **1788** (1978) la fiction télévisée de Maurice Failevic et le chef-d'œuvre **L'Arbre aux sabots** de Ermanno Olmi, palme d'or 1978. Épilogue marquant de cette série historique : **Les Saint innocents** (1984) par Mario Camus qui révèle le servage des métayers espagnols sous Franco. Le cinéma européen joue également la carte du renouveau des traditions rurales (**Le Cheval d'orgueil**, 1980, de Claude Chabrol) et la dénonciation d'un autoritarisme archaïque

(**Padre padrone**, palme d'or 1976, de Paolo et Vittorio Taviani). Mais l'époque est marquée par les premières catastrophes écologiques (Minamata, Amoco Cadiz), le péril nucléaire (la crise des missiles à Cuba, l'accident de *Three Mile Island*), les manifestations écologiques et les premières candidatures politiques (René Dumont en France en 1974) et enfin, surtout les premières publications scientifiques alertant sur les effets ravageurs des insecticides (*Le printemps silencieux* de Rachel Carson, 1962) et les limites de la croissance (*Le rapport Meadows* du club de Rome en 1972). Le cinéma va s'emparer de ces thématiques et c'est par la science-fiction que, de manière visionnaire, il va mettre en scène le réchauffement climatique, l'épuisement des ressources, l'asservissement des femmes et une pollution incontrôlée à travers **Soleil vert** (1973) de Richard Fleischer avec dans le rôle-titre Charlton Heston, l'interprète des **Dix commandements**. Dans la foulée de **La Planète des singes** (1968) et du **Survivant** (1971), ce sera le début d'une longue série de fictions dystopiques s'appuyant sur des catastrophes industrielles, scientifiques, climatiques, des épidémies, des mutations incontrôlées, des guerres nucléaires. La science, l'industrie et l'économie qui étaient l'avenir de l'humanité risquent désormais de la conduire à sa perte. C'est en tout cas, l'un des récits récurrents du cinéma hollywoodien et plus tardivement français (Cf. les récents **Règne animal** de Thomas Cailley et **Acide** de Just Philippot). Dans le même temps, comme un antidote à ces fictions anxiogènes, le cinéma va mettre en cinémascope un retour virginal à la nature, à la forêt, à la taïga : dans **Jeremiah Johnson** (1972) de Sidney Pollack ou **Dersou Ouzala** (1975) de Akira Kurosawa. Dans le même esprit, à compter de ces années 1970, le cinéma va redonner également aux Indiens d'Amérique du Nord et d'Amérique latine, toute leur place légitime dans l'Histoire dénonçant les expropriations, les violences dont ils furent victimes, pointant l'extermination des bisons ou déjà la déforestation : de **Little Big Man** (1970) de Arthur Penn à **Danse avec les loups** (1990) de Kevin Costner, de **La Forêt d'émeraude** (1985) de John Boorman à **La Terre des hommes rouges** (2008) de Marco Bechis ou **Même la pluie** (2010) de Iciar Bollain.

ANNÉES 1990 : LE CINÉMA D'ANIMATION EN PREMIÈRE LIGNE

Mais c'est bien seulement à partir des années 1990 que la dimension écologique telle qu'on l'entend aujourd'hui va commencer à s'imposer, et ce sera de manière inédite à travers le cinéma d'animation. Le génial canadien Frédéric Back va livrer coup sur coup deux chefs d'œuvre. D'abord une ode

volontariste à la reforestation adaptée de Jean Giono : **L'Homme qui plantait des arbres** (1987). Le film suscitera une vague considérable d'initiatives pour la replantation d'arbres. Puis, il dénoncera de manière implacable tous les ravages de l'anthropocène sur le Saint-Laurent avec **Le Fleuve aux grandes eaux** (1993). En Asie, les maîtres du cinéma japonais, Isao Takahata et Hayao Miyazaki sensibilisent le grand public aux conséquences de la déforestation et d'une urbanisation incontrôlée avec la fable comique **Pompoko** (1994) et le fantastique **Princesse Mononoke** (1997). À compter de cette période, le cinéma d'animation intégrera de manière extrêmement récurrente des thématiques écologiques, de **Rio** de Carlos Saldanha (2011) à **Wall-E** de Andrew Stanton (2008). On soulignera l'audace des studios Pixar, qui avec **Wall-E**, réalisent une superproduction dénonçant la surconsommation, la surproduction de déchets, la pollution ainsi que l'obésité entraînée par la malbouffe et le manque d'activité. Comme un avant-goût de la véritable avalanche de films consacrés à l'environnement à partir du XXI^e siècle. Dans **La Belle Verte** (1996), Coline Serreau choisit le triple registre de la fable, de la science-fiction et de la comédie pour, elle aussi, dézinguer notre société matérialiste et patriarcale, la pollution, le pillage des ressources naturelles et la consommation de viande. Contrairement aux autres titres de la cinéaste, celui-ci essuiera un échec à sa sortie. Un film en avance sur la prise de conscience écologiste ? (NB : il est aujourd'hui culte sur internet).

XXI^e SIÈCLE : L'AVALANCHE ÉCOLOGIQUE EN QUATRE AXES

C'est bien au XXI^e siècle que le monde agricole et les questions écologiques vont susciter la production d'une grande quantité de films et surtout participer activement à la prise de conscience écologique via des succès critiques et publics remarquables et répétés. Le cinéma et la télévision (documentaire et fiction) vont devenir un recours précieux et impactant pour tous les lanceurs d'alerte. On dénombre quatre principaux axes dans cette abondante production.

1. Dans le prolongement des fameux **Hommes du Président**, on suit l'enquête de journalistes ou d'avocats qui, tels David contre Goliath, vont dénoncer la pollution ou les empoisonnements provoqués par des multinationales et décrire la course d'obstacles pour obtenir condamnation et/ou réparation. Ces titres s'inspirant quasiment systématiquement de faits authentiques. Steven Soderbergh a brillamment lancé la série avec **Erin Brockovich, seule contre tous** (2000), suivi par Gus Van Sant (**Promised Land**, 2012), Todd Haynes (**Dark Waters**, 2020), Byambasuren Davaa (**Les Racines du monde**, 2019) jusqu'au tout récent **Algues vertes** (2023) de Pierre Jolivet.

2. En 2008, avec **Une vérité qui dérange** de David Guggenheim et **Le Monde selon Monsanto** de Marie-Monique Robin, c'est un nouveau genre qui naît : le documentaire écologiste à vertu pédagogique voire militante, basé sur des sources et des témoignages scientifiques. Ils proposent chacun, avec succès, une synthèse éloquente et percutante sur deux sujets majeurs : le réchauffement climatique et l'industrie chimique des pesticides. Ils prolongent ou ouvrent la voie à de nombreux documentaires d'investigation souvent remarquables : **We Feed the World** de Erwin Wagenhofer (2007) sur l'alimentation et l'agriculture intensive ; **Le Temps des forêts** de François-Xavier

Drouet (2018) sur la « malforestation », **Des abeilles et des hommes** de Markus Imhoof (2013). Cyril Dion avec **Animal** (2021) et Caroline Du Saint avec **L'Usine des animaux** (2023) proposent enfin des sommes inédites consacrées à la mise en danger de la biodiversité et à l'élevage industriel mondialisé. On soulignera à quel point la plupart de ces titres suscitent un engouement public, en particulier **Demain** (2015) de Cyril Dion et Mélanie Laurent. Le film propose une série d'expérimentations pour un monde durable dans une perspective constructive.

3. En écho au diptyque **Farrebique-Biquefarre**, les films faisant le portrait de paysans vont se multiplier, saisissant un univers vulnérable en voie de disparition (**Une vie moderne**, 2008, Raymond Depardon) ou en mutation (**Petit paysan**, 2017, Hubert Charuel ; **Le Temps des grâces**, 2009, Dominique Marchais). Vu par cinq millions de téléspectateurs, **Nous paysans** (2021) de Agnès Poirier et Fabien Béziat retracera un siècle d'histoire sociale et économique avec une place significative donnée aux agricultrices. Mais c'est surtout **Au nom de la terre** (2019), le film d'Edouard Bergeon inspiré du drame de son propre père qui marquera les consciences. Le film fera le procès de l'agriculture intensive avec usage systématique des intrants, maltraitance des animaux, investissements considérables source de surendettement, salaires extrêmement bas et enfin pour de nombreux paysans, le suicide. Des pratiques et une issue tragique également décrite dans les documentaires en Inde, en Amérique du Sud...

4. Près de 70 ans après **Le Monde du silence** de Louis Malle et Jacques-Yves Cousteau, le cinéma va retrouver la nature en cinémascope. La beauté, la complexité et la fragilité d'une végétation et d'une biodiversité feront l'objet de projets audacieux et souvent splendides : **Microcosmos, le peuple de l'herbe** (1996, Claude Nuridsany et Marie Perrenou), **La Marche de l'empereur** (2005, Luc Jacquet), **Un Jour sur Terre** (2007, Alastair Fogerhill et Mark Linfield), **Océans** (2010, Jacques Perrin et Jacques Cluzaud), **La Panthère des neiges** (2021, Marie Amiguet, Vincent Munier) ou **Le Chêne** (2022, Michel Seydoux et Laurent Charbonnier). Un siècle après **Nanouk l'esquimau**, autant de films alertes et de succès publics qui signent, enfin, la contribution tardive mais réelle du cinéma à une prise de conscience collective sur l'urgence écologique et le risque de disparition d'une faune et d'une flore d'exception.

